

Le combat en montagne

Autor(en): **Bovay, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **94 (1949)**

Heft 3

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342414>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Étranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50

RÉDACTION : Colonel-brigadier Roger Masson
ADMINISTRATION : Av. de la Gare 33, Lausanne. Tél. 3 36 33. Chèq. post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A., Rue de la Tour 8, Lausanne

Le combat en montagne

INTRODUCTION.

Le combat en montagne ne peut être compris qu'après avoir réalisé le cadre grandiose dans lequel le soldat doit vivre et se battre et après s'être représenté les dures exigences que la montagne impose à ce combattant spécialisé. Si j'écris « spécialisé », c'est parce que quiconque ne peut prétendre vivre et se battre en montagne sans la connaître, et la connaître, c'est posséder la technique alpine d'été et d'hiver, base primordiale de cette formation à laquelle viennent s'ajouter les aptitudes physiques et morales qui doivent être de tout premier ordre.

On s'est toujours battu en montagne, même pendant cette dernière guerre, où le rôle de premier plan joué par l'aviation et les blindés ne doit pas faire oublier celui, plus modeste mais parfois capital, des *troupes alpines*.

L'éventualité d'opérations en montagne reste donc possible, à plus forte raison dans un pays tel que le nôtre. Elles impliquent, pour les unités de montagne qui en seront chargées, une formation technique de plus en plus poussée.

EXEMPLES DE LA DERNIÈRE GUERRE.

Avant d'aborder le problème du combat en montagne, je me permets de citer quelques exemples vécus lors de la dernière guerre.

En *Norvège*, la brigade de montagne française a eu constamment l'avantage et si le débarquement de Narvik n'a pu être exploité, c'est uniquement parce que la situation sur le front français exigea le rappel de cette brigade.

Dans *les Alpes*, le 10 juin 1940, 6 divisions françaises étaient opposées à 32 divisions italiennes. A l'armistice, soit 15 jours plus tard, l'adversaire n'a pu nulle part entamer la position de résistance.

En *Italie*, lors de l'offensive de Garigliano, la France engagea 35 000 hommes et 7500 mulets dans un terrain d'une altitude moyenne de 2800 m.

Dans *le Caucase*, lors de l'avance allemande, l'Allemagne engagea uniquement des bataillons de haute montagne recrutés spécialement chez les guides, montagnards et membres de clubs alpins. Ces unités étaient entraînées à vivre et à combattre à une altitude moyenne de 3000 m. Leur tactique consistait à pousser hardiment de l'avant pour s'emparer des hauteurs dominantes et des cols, favorisant ainsi pour une large part la progression des unités normales dans les vallées.

Sur la frontière des Alpes, en 1945, les alpins français étaient opposés aux redoutés *Gebirgsjäger* allemands. C'est là que se situe le fameux combat du *Col du Midi*, au-dessus de Chamonix, où 17 éclaireurs skieurs décimèrent un détachement de 70 chasseurs allemands en 7 heures d'une lutte acharnée au milieu des séracs et à 3600 m. d'altitude, sortant ainsi victorieux du plus haut combat de cette guerre. A noter que la victoire revint aux alpins français en grande partie grâce à l'esprit de décision de leur chef qui osa attaquer avant d'être attaqué lui-même. Les armes employées lors de cette rencontre furent : fusils, fusils-mitrailleurs et grenades. Le combat fut

longtemps une confusion générale, du fait que les deux combattants étaient chacun revêtus de survêtements blancs.

A titre de renseignement, les sections d'éclaireurs skieurs français ont un effectif de 40 hommes et sont commandées par un lieutenant. Elles sont formées uniquement de spécialistes triés sur le volet, durement entraînés et ayant une connaissance très approfondie de la haute montagne. Chaque bataillon d'alpins a à sa disposition une section semblable. Leur équipement, s'il est en plusieurs points semblable à celui qui est employé chez nous, est incontestablement très inférieur au nôtre quant à sa qualité.

DU COMBAT.

Les déductions logiques que nous pouvons tirer des enseignements des combats en montagne que se sont livrés les armées belligérantes lors de la dernière guerre sont les suivantes :

1. *Le terrain*

exerce une influence tyrannique sur les opérations, au point que, de tous les facteurs qui conditionnent celles-ci, c'est le terrain qui a l'importance prépondérante. Si, en plaine, la mission reçue a très souvent le pas sur le terrain, en montagne, sans discussion possible, le terrain a la priorité. De ce fait, les combats en montagne restent toujours étroitement localisés et sont livrés, dans la plupart des cas, pour s'assurer la possession de points topographiques qui *barrent*, *commandent* ou *couvrent* les nœuds de communications.

J'ouvre ici une parenthèse et me permets d'avancer que, malgré le perfectionnement diabolique des armes modernes, le terrain en montagne ne changera pas ou seulement légèrement; donc les procédés qu'il impose restent en principe les mêmes.

Les routes carrossables sont rares et empruntent presque toujours les vallées. Si une forte troupe veut s'engager sur de tels axes, elle devra au préalable s'assurer *les crêtes* avoisinantes.

En montagne, la troupe ne peut pas se déplacer à volonté dans toutes les directions comme en plaine. Donc la question à se poser est : *où peut-on passer ?*

2. *L'exécutant.*

En montagne, la qualité de l'homme est aussi prépondérante. Entraînement physique très sérieux allié à une connaissance technique poussée, esprit d'initiative et audace. Pour les chefs, ajouter à cela des qualités de bon sens, d'imagination, de coup d'œil, d'adaptation rapide et le goût du risque. A mon avis, la principale qualité du montagnard est l'endurance. Pour cela, son corps doit être préparé et capable de vaincre les éléments et la fatigue, afin d'être à chaque instant apte encore à combattre. Un excellent montagnard, accomplissant une performance ou une « première » et qui arrive au but totalement épuisé, est *nul*. Il doit être à même d'accomplir sa mission jusqu'au bout.

D'autre part, le soldat croit souvent qu'en endossant la tenue militaire — c'est valable aussi en plaine — doit renoncer à toute activité intelligente et personnelle ; en certains cas, il abuse de cet anonymat à des fins plus ou moins honnêtes ! Une telle mentalité, transportée en haute montagne où le soldat est très souvent livré à lui-même et où l'esprit et les sens doivent sans cesse être en éveil, le voue irrémédiablement à sa perte.

La montagne offre plus qu'ailleurs des possibilités de réaliser des manœuvres audacieuses, très souvent fécondes en résultats, mais pour cela il est primordial de posséder :

- a) une troupe physiquement apte, entraînée à ce combat et possédant un moral bien trempé ;
- b) des chefs ayant le goût de l'initiative, le coup d'œil et l'esprit d'exécution.

La discipline n'a pas besoin d'être apprise, car elle est dictée et imposée par la montagne elle-même. Celui qui ne s'y soumet pas le paie de sa vie.

En montagne, la supériorité appartient toujours au parti le plus *ardent* et le plus *instruit*.

Il est intéressant de constater qu'une revue militaire étrangère voit une certaine similitude entre les troupes alpines et les troupes de parachutistes ou aéroportées. En effet, soit dans la mission, soit dans l'armement, l'équipement, l'instruction, une analogie est évidente. Cette revue va même plus loin dans ses considérations en avançant qu'une coordination entre ces deux armes serait heureuse.

3. *La mission.*

Quel genre de missions de tels spécialistes de la montagne peuvent-ils être appelés à assumer ?

- *Reconnaitances* au sens général du terme et en particulier reconnaissances de cheminements et souvent préparation d'un itinéraire. Prenons l'hypothèse d'une troupe d'infanterie normale qui, pour une raison tactique, doit être transportée rapidement derrière une crête rocheuse (moins ses trains, en l'occurrence). Le commandant enverra une patrouille de spécialistes reconnaître et surtout aménager le passage du gros. Son travail consistera à piqueter le cheminement et à faciliter les passages dangereux pouvant retarder son avance par la pose de mains courantes ou la taille de marches dans la glace. Comme mission secondaire, cette patrouille recevra l'ordre de prendre position sur la crête et d'assurer la garde du passage.
- *Observations*. Observer le dispositif de l'ennemi, son armement, et déceler ses intentions. Une telle mission, qui en montagne peut durer parfois plusieurs jours, exige une grande connaissance de la montagne, une utilisation parfaite du terrain et un sang-froid à toute épreuve.
- *Harceler* l'ennemi par de brefs coups de main sur ses arrières ou ses avants-postes.
- *Assurer* la garde d'un passage obligé.

- *Maintenir la liaison* entre deux corps de troupe cheminant dans des vallées différentes ou avec un P. C.
- Constituer une *réserve* extrêmement mobile en tous terrains quelles que soient les conditions d'enneigement. Si, il y a une vingtaine d'années, certaines régions étaient qualifiées d'impraticables en toutes saisons aux troupes, même allégées, par le manque de chemins d'accès, de ressources, la présence de vastes parois très raides, un climat rigoureux, actuellement elles peuvent être traversées en tous sens et l'on peut même y séjourner. Ceci, grâce à une technique en progrès constants et à un matériel adéquat. Il est hors de doute qu'actuellement, en guerre, on luttera dans ces hautes régions. Bien souvent, des positions importantes de défense pourront être tenues par quelques hommes, à condition que la qualité y soit, qualité des chefs, — qualité de l'instruction, — qualité de l'équipement.

Un autre facteur important dans l'étude de la mission est le *calcul des temps*. Par une connaissance approfondie de la carte, un patrouilleur doit être à même d'établir un croquis de route et d'évaluer à peu de chose près son temps de marche. En montagne, ce problème est de toute importance et plus que jamais le terrain et les conditions atmosphériques imposent leur horaire.

4. *Moyens.*

Avec quoi le soldat en montagne doit-il se battre ? Quelles sont les armes qui, dans un terrain aussi particulier et aussi exigeant, donneront au feu le plus d'efficacité et à l'homme l'appui moral nécessaire ?

Le principal facteur qui entre en considération dans le choix des armes est leur poids. Toutefois, avec la technique future du ravitaillement, ce problème sera certainement en partie résolu. J'aurai l'occasion d'y revenir plus loin.

Nous placerons donc tout d'abord : *le mousqueton*, la seule arme efficace et dangereuse du combattant individuel, à con-

dition que ce dernier sache apprécier une cartouche au même titre que son pain.

Puis je citerai le *fusil-mitrailleur* qui, consciencieusement utilisé, malgré les progrès de l'armement moderne, est un engin redoutable, aussi bien en plaine qu'en montagne.

Les *grenades*, faciles à transporter et très efficaces pour une mission de coups de main.

Le *pistolet-mitrailleur*, qui a l'avantage d'être léger et facilement transportable, rendra de signalés services dans une action de coups de main ou de nettoyage. Toutefois, son gros désavantage est qu'il consomme énormément de munition et n'est vraiment efficace qu'aux courtes distances.

A un échelon plus élevé viennent la *mitrailleuse* et le *lance-mines*. Ces deux armes, avec des tâches évidemment totalement différentes au point de vue tir, sont des armes idéales de montagne. Leur inconvénient réside dans leur poids, donc leur difficulté de transport.

Pendant la dernière guerre, tous les combats de montagne furent appuyés par l'artillerie et principalement l'artillerie de forteresse, exception faite naturellement des actions isolées des patrouilles d'exploration. L'artillerie a donc aussi son mot à dire en montagne. Placée judicieusement, surtout dans la défensive, elle joue un rôle important.

L'étude du tir doit être particulièrement poussée et étudiée, car en haute montagne les cartouches sont difficiles à remplacer et particulièrement lourdes à porter : elles doivent être en conséquence employées à bon escient et avec efficacité.

Le calcul des hausses est différent et les écarts sont souvent importants. En montagne, on a rarement à effectuer un tir à l'horizontale, et l'estimation des distances est autre du fait de l'éclairage particulier et très changeant ainsi que des différences de dénivellations importantes.

Vu les difficultés énormes du ravitaillement en munitions, le principe d'avoir plus de munitions que d'armes, et non le contraire, doit être appliqué.

5. *La liaison.*

Il est facile d'imaginer qu'une patrouille, une fois lancée en haute montagne, n'est plus reliée que très difficilement au chef qui l'emploie.

La liaison la plus efficace est certainement la *radio*, mais encore faut-il posséder les appareils nécessaires. A remarquer que ces derniers sont lourds, encombrants et peu faciles à transporter. Avec la technique moderne, il est à souhaiter que ce mode de transmission s'améliore rapidement.

L'appareil *Fox*, qui a l'avantage d'être facilement transportable vu son poids très léger, peut certes rendre d'appréciables services, mais ne peut pas être utilisé partout en montagne. Des parois de rochers s'interposant réduisent la portée ou même empêchent toute émission.

Le *téléphone de campagne* est de même utile, mais la pose et l'entretien des lignes absorbe beaucoup de monde et, dans la mobilité, il ne peut être rentable.

Une liaison par *pigeons voyageurs* a l'inconvénient d'être à sens unique, et l'emploi de *chiens* de liaisons, s'il n'est pas toujours possible, est plutôt appliqué entre postes fixes.

Le seul moyen de transmission qui nous reste et qui a l'avantage d'être à la portée de tout patrouilleur, et ne nécessitant aucun matériel spécial, est le *morse* ; de jour, comme de nuit, il peut être appliqué, et n'exige que des conditions atmosphériques favorables. De toute évidence, ce système, si vétuste qu'il soit, a rendu et rendra encore de signalés services. C'est pourquoi l'étude du morse doit faire partie du programme d'instruction des troupes alpines, et l'on ne saurait trop insister sur ce point.

Cependant, la liaison de l'avenir est certainement celle du patrouilleur à *l'avion* et de l'avion à l'arrière. De plus en plus, l'avion doit être utilisé en montagne ; j'aurai l'occasion d'y revenir au sujet du ravitaillement.

6. *Le ravitaillement.*

Une fois de plus, le patrouilleur de haute montagne est la plupart du temps livré à lui-même. Cela implique que très souvent il doit avoir sur lui des vivres et des munitions pour plusieurs jours. Une charge aussi considérable le prive d'une partie de sa mobilité et le handicape sérieusement.

Deux difficultés principales sont à vaincre : la *longueur* des trajets et la *précarité* des communications. S'il est relativement aisé d'amener le ravitaillement jusqu'à l'endroit où prennent fin les voies carrossables, au-delà de cette limite il en va tout autrement. Un des moyens consiste à créer des postes secondaires dans des cabanes, voire dans les rochers ou cavernes naturelles. Ces transports pourront se faire soit à dos de mulets, soit à dos d'hommes.

Un des moyens dont notre armée est dotée est le *service des téléphériques*, en général peu connu de la troupe. Il existe plusieurs types de téléphérages, suivant le terrain ou le tonnage à transporter. Leur installation est longue et demande un personnel spécialisé. Par contre, selon le choix du type, on obtient des rendements allant jusqu'à 5 t. et plus par heure, pour des distances de transports allant de quelques centaines de mètres jusqu'à plusieurs kilomètres. Des différences de niveau jusqu'à 1000 m. peuvent être réalisées avec des pentes maxima de 80 %. Ce mode de ravitaillement est excellent pour des postes d'observation fixes ou des positions de résistance, à condition que l'installation soit à l'abri des vues de l'ennemi. *Les luges-moteurs à treuil* qui ont l'avantage de pouvoir être employées en été comme en hiver, peuvent de même rendre d'appréciables services.

Si nous examinons les moyens employés par les armées belligérantes lors de la dernière guerre, nous constatons que soit les Français, soit principalement les Allemands, se sont efforcés d'introduire et d'améliorer le ravitaillement *par les airs*. Ce système est incontestablement le plus rapide et le plus

pratique. Dans certaines vallées encaissées du Caucase, les Allemands ont couramment utilisé des *hélicoptères*. Ceci non seulement pour le ravitaillement de la troupe, mais aussi pour effectuer des changements de positions rapides d'armes lourdes. A la fin de la guerre, chaque division de montagne allemande était dotée d'un hélicoptère et un projet était prévu pour les porter à trois. A noter qu'en Suisse, dans certains cours alpins, d'intéressantes expériences ont eu lieu au moyen de *Fieseler-Storch* en ce qui concerne le ravitaillement en vivres.

Il est de toute évidence que le ravitaillement par la voie des airs n'est plus une rêverie, mais doit être étudié et introduit au profit des unités qui seront appelées à se battre en haute montagne.

7. *Les accidents.*

La montagne a ses dangers et aussi ses colères ; le soldat peut se trouver exposé aux uns comme aux autres. Ce serait trop long d'entrer dans le détail de ce sujet, je ne ferai donc qu'une énumération des accidents les plus courants.

- défaut d'entraînement aboutissant au *surmenage* ;
- *le mal de montagne*, ne se manifeste en général qu'à partir de 3500 à 4000 m. ; se traduit par une angoisse et une grande lassitude ;
- *le vertige des hauteurs* = troubles de l'équilibre à point de départ visuel ; se manifeste brusquement à la vue d'un à-pic vertigineux ou à la traversée d'un névé très incliné ;
- *le coup de soleil*, principalement en hiver — à noter qu'il peut également apparaître par temps de brume ;
- *l'ophtalmie des neiges* due à l'action des rayons ultra-violets ;
- *le coup de froid*, en général dû à un froid intense allié à la fatigue et à la faim ;
- *les gelures*, dues surtout au froid humide et favorisées par toute entrave apportée à la circulation du sang. Elles atteignent de préférence les extrémités ;

- *la tourmente* qui est cause de broncho-pneumonie par pénétration de la neige pulvérulente dans les poumons ;
- *l'avalanche* sous toutes ses formes ;
- *l'orage et la foudre* ;
- *les chutes de pierres, etc.*

8. *Le bivouac.*

Le soldat en montagne doit pouvoir passer la nuit n'importe où et par n'importe quel temps. Il emploiera le bivouac sous toutes ses formes :

- en été la tente, la caverne aménagée ou pas, ou simplement une dalle ;
- en hiver, l'igloo et la caverne-igloo.

Il devra posséder des notions d'hygiène indispensables, afin de savoir parer aux éléments comme au froid.

CONCLUSION.

Cet exposé n'est qu'un résumé qui donnera, je l'espère, une idée de ce que peut être un combat en montagne ainsi que les beautés de ce cadre grandiose.

Cette vie au grand air, dans la nature tantôt belle, tantôt hostile, cette vie fatigante mais harmonieuse où les contraintes de la vie de caserne n'existent pas, cette vie en petite famille où le chef est à la fois si absolu et si proche, cette vie où la discipline est toute naturelle, mais stricte, cette vie de labeurs durs, puis de détente complète, cette vie qui tend à former une élite militaire, constitue un bain d'éducation morale.

C'est la plus belle école qui soit pour façonner des hommes de cœur, en même temps que des soldats durs à la fatigue et habitués à dominer le risque.

Plt. PIERRE BOVAY.
